

UNION DE LA BONNE PRESSE
Edition Quotidienne
POUR LES ÉTRANGERS...
POUR LES FRANÇAIS...
Les abonnements se soldent invariablyment d'avance

Le Numéro
Cinq sous

UNION DE LA BONNE PRESSE
Edition Hebdomadaire
POUR LES ÉTRANGERS...
POUR LES FRANÇAIS...
Les abonnements se soldent invariablyment d'avance

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE. PRO ARIS ET FOCIS. SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI, 27 NOVEMBRE 1909 83me Année

COUR D'ASSISES DE LA SEINE. LES DEBATS DE L'AFFAIRE STEINHEIL

La journée des bijoutiers et des journalistes.—La nuit des aveux.

SIXIEME AUDIENCE.

Paris, 10 novembre.
Séance.
—Et soudain, elle ajoute : —Allez vite, dites-lui qu'il prenne le tranquille, s'enfonce. —Mais qui ? —Son fils, Alexandre. Je ne savais pas que Mariette eut un fils. Et elle continue : —Il est venu pour voler, et puis on était là, alors il a tué. Et il a volé. Il a pris 6,000 fr.
—Mais, ce secret, comment l'avez-vous gardé si longtemps ? —Il avait prévenu qu'il m'accuserait d'être sa complice. Je lui demande de dire la vérité.
—Oui, mais je veux mourir, mourir ! —Il faut tout dire au juge d'instruction ? Alors elle se lève et passant devant la cuisine, elle porte les mains à ses tempes, dit : —Oh ! Mariette !
—Le reste, vous le savez, continue M. Marcel Hutin. Je n'ajouterais qu'un mot. Si j'ai publié tout ça, c'est d'abord qu'elle ne l'avait pas interdit ; c'est ensuite qu'un innocent était en prison.
Ce récit, de courtoise et parfaite modération, produit une profonde impression. Mais, que va dire l'accusée ? M. Marcel Hutin dit : —Un de ceux qu'elle accuse de l'avoir terrorisée, torturée, de lui avoir suggéré et d'accuser Couillard et d'accuser Wolff. Allait-elle le maintenir devant lui ?
—Me Anthony Dubin prend la parole.
—Vous avez dit, monsieur, que Mme Steinheil était dans un état de dépression morale. Croyez-vous que le moment était bien choisi pour recourir à cette ruse égoïste qui consiste à plaider le faux pour savoir le vrai ?
—Je n'ai pas plaidé le faux pour savoir le vrai, j'ai demandé le vrai et l'ai prié de garder le faux.
Mme Steinheil se lève alors : —Vous m'avez dit : —Il faut dire la vérité. On vous accuse, la vérité seule peut vous sauver. Et vous m'avez pressée de questions.
—C'est vrai, mais sans violence aucune.
—J'ai parlé des lévites, vous m'avez dit : —Je n'y crois plus. J'ai parlé des bijoux au Mont de Piété, vous avez dit : —Je n'y comprends rien. Vous me teniez les poignets, vous interrogiez toujours. Alors, j'ai parlé de Wolff, ce que j'ai vu la bête de ne pas vous dire, c'est que le matin, un individu était venu me parler de Wolff. C'est pourquoi je l'ai accusé.
M. Marcel Hutin. — Vous m'avez accusé de vous avoir suggéré. C'était la première fois que, par vous, j'entendais le nom d'Alexandre Wolff et de M. Bordenet.
—C'est vrai, pourquoi ai-je crié ce nom ?
—Vous ne l'avez pas crié, vous l'avez dit très bas, comme un aveu très pénible, très dur, et jamais je ne l'ai publié.
M. Barbé
M. Hutin sort. M. Barbé, notre confrère du "Journal", lui succède.
C'est encore un récit de la nuit des aveux. Mais M. Barbé n'était pas assis de Mme Steinheil, il était dans la chambre à côté. En partant, toutefois, M. de Labruyère le prie de rester au cas où Mariette Wolff, apprenant la dénonciation contre son fils, voudrait se livrer à des voies de fait contre Mme Steinheil.
Très simple, sans phrases, mais avec un accent d'absolue vérité, M. Barbé fait une déposition impressionnante par sa simplicité même.
—Mme Steinheil avait peur. —Qu'ai-je fait, a écrit-elle ; que va dire ma pauvre Marie ? Et puis, me croira-t-on ? Je n'ai pas de témoins. Mariette et Wolff

ciel du service d'informations, m'avertit qu'on parlait de l'arrestation de Mme Steinheil. Je cours chez elle, mon confrère Hutin y était déjà. J'étais très ému, car c'est en ma présence qu'on avait trouvé la perle, car aussi, toujours, j'avais cru à son innocence.
—Je me joins à Marcel Hutin pour la supplier de dire la vérité. —Cette vérité seule peut vous sauver, lui disions-nous. Mais je ne lui ai jamais parlé du ministre ; je ne sortais pas de chez le ministre, je sortais de diner.
—Puis à peu près elle vous a avoué elle-même la perle. Puis elle parla des lévites, avoua enfin que ce n'était pas la vérité.
—Quelle est-elle ? —Eh bien, j'ai été réveillée par un homme, il n'était pas venu pour tuer...
—Quel homme ?
—On a dit que nous l'avions torturé, nous lui avons toujours parlé avec la plus grande douceur, faisant de la calmer, de la rassurer. On a dit que j'étais restée comme un gendarme au pied de son lit jusqu'à quatre heures du matin. Comment eût donc pu mon article ? A minuit et demi, j'étais au journal. La porte était ouverte, on nous voyait de la chambre voisine. Quand ce fut moi, j'appelai M. Chabrier et je lui dis : —Eh ! a-t-elle tout avoué !
—Alors, il l'a prise dans ses bras. Il pleura, elle pleura. Et moi qui suis un vieux dur à cuire, je pleurai avec eux.
Et des larmes tremblent encore dans la voix du témoin. L'émotion est intense.
Le président. — Vous a-t-elle dit le nom de l'homme qui avait tué ?
—Eh ! a-t-elle dit d'abord Salvator... Puis, peu à peu : —Je ne peux pas ! Il y a une femme qui en mourrait. —Quelle femme ? —Sa mère... pas si forte, elle pourrait nous entendre. —M. Chabrier, alors ? —Oui ? —Mais son fils est son Tonkin. —Non, Alexandre ? (Longue sensation.)
—N'êtes-vous pas irrités de l'affaire de la perle, n'avez-vous pas pégé un peu trop ? demande M. Aubin.
—Nous avons été très doux. Mme Steinheil. — Vous m'avez très effrayé en me disant que l'hôtel de mon voisin Missionnaire était fermé.
—Je n'ai pas parlé de ça. Et Mme Steinheil n'insiste que sur un point : rappeler qu'elle a parlé de bijoux au mont de piété.
—Je ne m'en souviens pas. C'est tout.
M. Chabrier
M. Chabrier est cousin-germain de Steinheil. Sur le crime lui-même, il n'a aucune donnée personnelle. Il n'a été mêlé qu'aux incidents de la perle et de la nuit des aveux. Nous n'en tenons pas une sixième fois le récit.
Un seul point est important. M. Chabrier confirme la tentative de suicide de Mariette, vue par Mme Chabrier, devant son revolver, et disant : —Voilà mon salut. Après quoi elle s'expliqua avoir voulu s'asphyxier avec le gaz.
—A moi aussi, elle le répétait, quand je lui ai dit : —Je sais, ma femme vient de me le dire.
Autre point : —Mme Steinheil, dit-il, avait l'air d'une hypnotisée. Les yeux étaient vitreux, elle n'était pas sous l'empire de sa volonté.
Mme Chabrier.
Mme Chabrier, à son tour, confirme la tentative de suicide de Mariette Wolff.
—Pourrait le tuyau de gaz n'avait pas été coupé.
Aujourd'hui on entendra Mariette Wolff et son fils.
Chacun s'attendait à entendre, dès hier, la fidèle bonne de Mme Steinheil. Aussi bien les déclarations s'épancheront-elles en réflexions amères : —Parbleu, disaient les amis de Mme Steinheil, l'accusation va le cuisiner d'ici demain. —Parbleu, disaient les adversaires de l'accusée, la défense va le cuisiner d'ici demain.
—Pourquoi diable vouloir à toutes forces tant cuisiner la cuisinière ? Et l'un des plus vieux maîtres du Palais, rompu au secret de tous les crimes, murmurait en sortant : —Eh bien, le noué de galère, le noué de palefrenier semblait singulièrement se ressourcer aujourd'hui.
FELIX BELLE.

La Première Dose

Prompt Soulagement


Cardui, je suis régulière, je n'ai pas de sensations ou rêves désagréables, je puis manger, dormir et travailler tous les jours, et je me sens bien. Je veux que toutes les femmes au monde qui souffrent, essayent Cardui.

Cardui est un remède sûr, agréable, dépourvu de danger pour les maladies des femmes. Il est non-minéral, non-enivrant et composé d'ingrédients d'une valeur médicale spéciale, pour toutes les femmes, jeunes ou vieilles. En vente partout. Essayez-le!

PRECIEUX LIVRE

GRATIS

Demander par écrit le Livre de 64 pages illustré, "Home Treatment for Women" décrivant les symptômes des Maladies de Femme et donnant de précieux avis sur la santé, l'hygiène, la diète, les médicaments, etc., pour les femmes. Expédié gratis, franco de port. Adresser les lettres à : *Cardui*, Dept. The Chastanooga Medicine Co., Chattanooga, Tenn.



Mme F. ROGERS, Pages Mills, S. C.

Prenez CARDUI

Septième Audience.

Paris, 11 novembre.

Quelle admirable chose que la mémoire, et quelle admirable chose aussi parfois que de n'en plus avoir !
—Je ne me rappelle pas...
—Elle est, cette toute petite phrase, si claire, et pourtant si féconde en étranges débats, elle est souvent aussi toute la défense de Mme Steinheil.
Lui demande-t-on si réellement elle a dit à M. Barbé : —J'ai demandé à Mariette ce qu'elle ferait si j'étais arrêtée et elle m'a répondu : —Je n'irais tout ! —Je ne me rappelle pas ! se borne-t-elle à répondre.
Lui demande-t-on pourquoi par deux fois, ses aveux faits, elle a voulu se tuer ? C'est encore le : —Je ne sais pas ! Toujours, à chaque question redoutable, les mêmes cinq mots reviennent implacablement.
De même il revient hier dans la bouche de Mariette Wolff. —Que devait-on faire avant le crime ? Elle ne se rappelle pas. —Que lui dit sa maîtresse quand elle accourut l'embrasser ? Elle ne se rappelle pas. —Que fit-elle ce matin-là ? Elle ne se rappelle pas. —Que fit-elle le soir ? Elle ne se rappelle pas. —Dit-elle à Rémy de monter parler à madame ? Et le ne se rappelle pas. —Le téléphone se mit-il à sonner quand Rémy était là ? E le ne se rappelle pas. —Que se passa-t-il au départ de Mme Steinheil ? Elle ne se rappelle pas. —Porta-t-elle son peignoir à tinter ? Elle ne se rappelle pas...
En tout autre lieu, c'eût été peut-être un irrésistible feu sacré. Nul ne riait hier. Et ce furent par instants des minutes tragiques.
—Qu'avez-vous fait après avoir embrassé votre maîtresse ? demande le président.
—Je suis redescendue dans ma cuisine.
—Et vous n'êtes pas remontée ?
—Non.
—Vous ne vous êtes pas inquiétée de ce que devenaient ces morts ?
—Non, je ne peux pas voir des cadavres.
—Vous n'êtes pas retournée près de votre maîtresse ?
—D'autres y étaient.
—Ainsi, voilà des maîtres que vous dites aimer : voilà une maîtresse que vous adorez tellement qu'elle ne peut se coucher un soir sans que vous l'embrassiez et, après cette nuit atroce, vous la savez là près des cadavres des siens, malade, désespérée, et pas une seconde vous n'éprouvez le besoin de remonter près d'elle, de la soigner, de la consoler ! Elle est seule en haut, près de ces morts, et, de neuf heures à midi, vous restez, vous, dans votre cuisine.
Elle était peut-être, cette minute, la plus poignante qu'aient jusqu'ici présentée les débats. Et devant pareil dialogue, quiconque fermait les yeux était presque tenté de se demander si c'était la voix d'un président d'assises

Mort de deux aéronautes allemands.

Berlin, 26 novembre.—Le Dr Brenchmann et M. Hugo Franke, membres de l'Aero Club de Berlin, qui étaient partis lundi soir de Berlin dans le ballon "Kolmar", ont été retrouvés ce matin étendus sans vie dans un champ, à quelques kilomètres de Fiume, Autriche-Hongrie. Près des cadavres se trouvait l'enveloppe dégonflée du ballon portant une grande déchirure dans le sens de sa longueur.
Le Dr Brenchmann avait pris ces jours derniers une assurance contre les risques de l'aviation. Il était attaché à l'hôpital de Charlitz de Berlin. M. Franke était un architecte de renom.
Les audacieux exploits de ces deux aviateurs avaient depuis quelques mois attiré l'attention générale en Allemagne et leurs amis avaient manifesté à diverses reprises les inquiétudes que leur causait cette témérité.
La prairie dans laquelle les cadavres ont été retrouvés est située sur les bords du golfe de Quarnero, à l'extrémité nord de l'Adriatique.
On suppose que le ballon se sera élevé à une grande altitude et aura fait explosion sous l'effet d'un brusque changement de température.

L'emprunt Chinois.

Washington, 26 novembre.—On a toutes raisons de croire qu'une entente a été conclue entre l'Angleterre, l'Allemagne et la France sur tous les points concernant la participation de banquiers américains à l'emprunt chinois de \$30,000,000 pour la construction de chemin de fer de Hankow.
Dans les cercles officiels à Wa-

L'ambassade de France.

Washington, D. C. 26 novembre.—L. E. Jullade, de New York, fait actuellement le plan de l'ambassade de France qui sera construite ici, sur le terrain bordé par les rues S. Vingtième et Decatur, mesurant 385 x 195 x 213.
La nouvelle ambassade, qui, indépendamment de la richesse de ses meubles et de ses décors importés, sera une maison princière, coûtera \$1,000,000. Elle aura une façade de 125 pieds sur la rue S et une profondeur de 85 pieds.
Une superbe porte cochère rue S en sera l'entrée principale.
Le gouvernement français veut, en établissant une demeure permanente pour ses représentants, élever un édifice qui fera toujours honneur à la nation française.
Les murs extérieurs du bâtiment seront en pierres françaises de Caen. De fait, toutes les matériaux qui entreront dans la construction de l'ambassade, à part peut-être l'acier et le ciment seront importés.
L'intérieur de la bâtisse sera en marbre, les parquets en mosaïque, et des tapisseries de Beauvais décoreront les murs. L'édifice aura quatre étages et un sous-sollement. Au premier étage il y aura la salle de bal et les salons de grande cérémonie. Un vestibule elliptique conduira à la salle de bal, et au dessus de celle-ci se trouvera la salle à manger officielle, un appartement d'immenses proportions aussi dont la splendeur surprendra Washington.

DEPECHEES Télégraphiques

SUICIDE.

Dallas, Texas, 26 novembre.—Mme Anna Pettis, une dame très connue dans la société de Dallas, s'est suicidée ce matin en se pendant dans son domicile.
On attribue cet acte désespéré au chagrin que Mme Pettis avait éprouvé de la mort d'un de ses neveux.
— Dans les cercles officiels à Wa-

JETEZ LES YEUX SUR NOS VITRINES

124 pieds rue N. Remparts—100 pieds rue Iberville.

VOUS Y VERREZ LA PLUS BELLE EXPOSITION DE

MEUBLES

En ville dans la plus Grande Vitrine au Sud—124 pieds de long, remplie de Meubles de la Meilleure Qualité que nous vendons moins cher qu'un ne vous ferait payer ailleurs des marchandises inférieures. Nous pouvons meubler votre

MAISON DE LA CAVE AU GRENIER

Et Bien le Faire—Exactement comme vous le voulez.

Si ce sont des Meubles et des Accessoires pour la Maison que il vous faut, vous les trouverez ici, et vous serez l'embarque de choix.
Venez que nous vous faisons voir—Il n'est pas nécessaire que vous achetiez, ce n'est que de regarder par votre vitrine dans et vous n'avez rien.
Nous apprécions même toujours un étudiant l'opinion sur les choses—Il nous fait le faire, les affaires les plus.



FRANCIS MAESTRI

FRANCIS AND PAUL MAESTRI FURNITURE CO.,

LE MAGASIN DE MEUBLES LE MEILLEUR MARCHÉ EN VILLE.
AU Coin des Rues Remparts et Iberville. Phone Main 943
EN REEL MAGASIN. LE GRAND. PAS DE SUCCURSALES.